

Études littéraires africaines



KISHIBA FITULA (Gilbert), dir., avec la collaboration de
Germain Ngoie Tshibambe et Antoine Tshitungu Kongolo, V.Y.
Mudimbe : appropriations, transmissions, reconsidérations.
Préface de Guy Mbuyi Kabunda. Paris : Éditions du Cygne, coll.
Pensée, 2021, 314 p. – ISBN 978-2-84924-651-1

Pierre-Philippe Fraiture

Number 53, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1091441ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1091441ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fraiture, P.-P. (2022). Review of [KISHIBA FITULA (Gilbert), dir., avec la collaboration de Germain Ngoie Tshibambe et Antoine Tshitungu Kongolo, V.Y. *Mudimbe : appropriations, transmissions, reconsidérations.* Préface de Guy Mbuyi Kabunda. Paris : Éditions du Cygne, coll. Pensée, 2021, 314 p. – ISBN 978-2-84924-651-1]. *Études littéraires africaines*, (53), 203–205. <https://doi.org/10.7202/1091441ar>

idéologiquement les étudiants à leurs fonctions dans une société capitaliste » (p. 88), que l'auteur s'adresse en priorité.

La nouvelle critique africaine qu'il défend privilégie l'emploi de multiples matériaux, textuels et non textuels, rejetant catégoriquement toute forme de hiérarchisation (*high / low*) ou bien de discrimination entre le « politique » et le « littéraire ». Par conséquent, Kasereka convie la critique à se pencher sur tous les genres : « documentaire, cinéma, journalisme, arts, sciences sociales, philosophie, témoignages, photographie, chorégraphie du quotidien » (p. 107). Le présent ouvrage s'impose donc avec force au lecteur, en appelant à l'« éclabousse[ment de] l'édifice culturel » (p. 105). Nous sommes ainsi invités à nous déplacer vers la « marge de la marge » (p. 106), qui est « faite des discours anonymes, des discours de tous les jours, de toutes les paroles écrasées, refusées par l'institution ou écartées par le temps » (p. 106).

Ajoutons enfin que l'ouvrage ne se borne pas à énoncer des propositions théoriques, mais se préoccupe aussi de présenter, avec soin, des écrivains comme modèles, s'attardant notamment sur Sinzo Aanza et Jean Bofane. L'analyse de l'œuvre du premier permet ainsi de constater une réinvention de la critique : en l'occurrence, cette redéfinition est orchestrée à partir de la littérature « dans les ordures » (p. 210, 211, 214), c'est-à-dire vouée à la valorisation de la quotidienneté mise en scène dans la société africaine. Quant aux pages consacrées à Jean Bofane, elles incitent les lecteurs à témoigner de la « raison algorithmique » (p. 233) présente au Congo, et de la liquidation du sujet qu'elle induirait. Ces deux auteurs ont donc en commun de nous donner à lire, avec conscience et lucidité, l'Afrique prise dans le sillage de l'histoire, tout en représentant une société au présent.

Bohyun KIM

KISHIBA FITULA (Gilbert), dir., avec la collaboration de Germain Ngoie Tshibambe et Antoine Tshitungu Kongolo, V.Y. Mudimbe : appropriations, transmissions, reconsidérations. Préface de Guy Mbuyi Kabunda. Paris : Éditions du Cygne, coll. Pensée, 2021, 314 p. – ISBN 978-2-84924-651-1.

La bibliothèque mudimbéenne est en passe de devenir aussi volumineuse que la bibliothèque... coloniale. Dans la foulée de la première traduction en français de *The Invention of Africa (L'Invention de l'Afrique : gnose, philosophie et ordre de la connaissance, 2021)*, ce volume collectif arrive à point nommé. Il est aussi, chose assez rare, le fruit d'une réflexion conduite par des universitaires congolais issus du Congo et de la diaspora. Le présent ouvrage est en effet le produit d'un colloque qui s'est tenu à l'Université de Lubumbashi sous l'intitulé suivant : « L'Afrique et la pro-

duction des connaissances à l'ère de la mondialisation, en hommage au professeur V.Y. Mudimbe ». Au gré de vingt et une contributions, l'œuvre de celui que l'on qualifie ici de « mythe », de « gourou », « d'enfant prodigue », de « penseur mondial » (*passim*), de « vénérable maître » (p. 19) ou de « personne épique » (p. 32) est passée au crible. Les contributeurs s'attachent surtout à ses publications en français, c'est-à-dire aux romans, essais et articles scientifiques qu'il publia dans les années 1970, période pendant laquelle il occupa d'importantes fonctions au sein de la Faculté de Lettres de ce qui s'appelait alors l'Université Nationale du Zaïre (UNAZA). Ce séjour lushois fut, ainsi que le démontre cette publication, un moment-clé dans la trajectoire intellectuelle de l'auteur. Certains livres – *Réflexions sur la vie quotidienne* (1972), *L'Autre Face du royaume* (1973), *L'Écart* (1979) et *L'Odeur du père* (1982) – sont ainsi mis en exergue pour explorer les traits saillants du travail épistémologique accompli par le penseur congolais avant son exil définitif aux États-Unis. C'est effectivement pendant ce long séjour que Mudimbe examina les rapports entre l'Afrique subsaharienne et l'Occident et qu'il décrivit, pour utiliser la formule de D.A. Masolo, la « *gnostic malady* » (*African Philosophy in Search of Identity*, 1994, p. 188) dont souffrirait l'élite intellectuelle africaine. Ces analyses sont aussi un prétexte pour mettre en évidence les stratégies adoptées par Mudimbe afin de promouvoir des pratiques scientifiques endogènes, d'encourager les intellectuels africains à produire ce qu'il nomma une science du « dedans » et d'envisager la décolonisation des savoirs africanistes. Dans un chapitre circonstancié, reposant entre autres sur des arguments développés par Kā Mana, un des contributeurs remarque toutefois que Mudimbe n'a pas véritablement été en mesure d'identifier avec précision le « champ épistémique » (p. 143) qui permettrait aux Africains de s'affranchir de l'Occident. Dans l'ensemble, cependant, tous les auteurs de cet ouvrage collectif s'accordent à souligner les aspects innovants et l'influence durable de son œuvre. Ainsi, certaines contributions se consacrent à la dimension planétaire de ses écrits, à leur propension à dialoguer avec le « *pensamiento* » décolonial tel qu'il se manifeste en Amérique Latine et à raffermir l'idée selon laquelle « *there is no global thought, that all thought is partial, provincialized* » (p. 168). Au-delà des sciences sociales et humaines, cet ouvrage démontre aussi, notamment par le biais d'un court texte peu étudié de l'auteur (« Des philosophes africains en mal de développement », 1976), la place réservée à la philosophie (africaine) dans ce programme de dissidence intellectuelle.

Cet important jalon de l'itinéraire mudimbéen, et c'est un des apports les plus intéressants de ce livre, est abordé sous l'angle linguistique. Mudimbe, le fait est documenté mais rarement étudié de près car ses exégètes ont tendance à privilégier les dimensions sartrienne et foucauldienne de sa production, est un linguiste de formation puisqu'il consacra sa thèse de doctorat à la sémantique historique. Ainsi, il fut l'un des instigateurs principaux du Centre d'Étude Linguistique Théorique et Appliquée (CELTA) de l'Université de Lubumbashi. Dans une perspective qui

évoque le projet de Cheikh Anta Diop – traduire des textes français en wolof – mais aussi celui de Boubacar Boris Diop (voir le projet Céytu), Mudimbe entreprit de redorer le blason des langues congolaises. Dans ce contexte, il dénonça « la linguistique de bureau » (p. 212) et soutint l’argument – qui dans les années 1970 était loin de faire l’unanimité – selon lequel traduire des textes canoniques en langues *bantu* était non seulement possible mais aussi indispensable pour engager un processus de décolonisation intellectuelle : « Mudimbe [...] proposait de remplacer, dans la pratique de la traduction, le paradigme colonial “des langues africaines vers le français” par le postcolonial “du français vers les langues africaines” en démontrant ainsi leur aptitude à dire le monde de la prétendue rationalité reconnue uniquement aux langues occidentales » (p. 188). Pour donner corps à ce projet, il invita ses étudiants à traduire en langues congolaises (kiswahili, lingala, kisongye, ciluba, kiyaka, kiyansi, et kikongo) certains textes de Platon, Horace, Saint Thomas d’Aquin, Saint Thérèse d’Avila, Karl Marx, Teilhard de Chardin, Jean-Paul Sartre et Niels Bohr (p. 213). Ce volume, finalement, nous révèle ce que fut le monde universitaire zaïrois sous Mobutu, à la suite de la fermeture de l’Université Lovanium, événement qu’avait précipité le massacre d’étudiants congolais par l’armée le 4 juin 1969. Grâce aux témoignages d’anciens étudiants et collègues, nous pouvons surtout prendre la pleine mesure du rôle que joua Mudimbe à l’Université de Lubumbashi et de la place qu’il parvint à occuper pour jeter des ponts entre des disciplines qui, jusqu’à ce jour, continuent à nourrir sa réflexion. On apprend ainsi que ce professeur prolifique et généreux devint la cible du régime et du « redoutable Centre National de Documentation » (p. 26) et fut brièvement incarcéré pour s’être, avec quelques collègues, rebellé contre les instances académiques et les sbires de Mobutu. Tous ses textes – mais certains plus que d’autres (voir notamment *Le Vocabulaire politique zaïrois*, 1976) – portent la marque, souvent subreptice, de cette rébellion. L’hommage rendu à Mudimbe dans le présent ouvrage retiendra donc l’attention des spécialistes mais aussi de celles et ceux qui s’intéressent à la culture africaine. La reconnaissance manifestée dans ses pages est d’ailleurs réciproque car, fait touchant et espèce de retour au pays, ce livre nous informe que Mudimbe a légué sa bibliothèque personnelle – « riche de quelque 8 300 ouvrages et revues » (p. 38) – à l’Université de Lubumbashi.

Pierre-Philippe FRAITURE

MALELA (Buata), FÄRNLÖF (Hans), dir., *Position(s) du sujet francophone*. Paris : Éditions du Cerf, coll. Patrimoines, 2021, 252 p. – ISBN 987-2-204-14396-7.

Le présent ouvrage est issu de la collaboration fructueuse de Buata B. Malela, spécialiste des littératures francophones, intéressé à la sociologie